

## Chapitre 52

*Les sauvages blancs [sont] admirables dans les bois, indociles  
et indépendants.*

Monsieur de BOUGAINVILLE

Amérique du nord - été 1759

Nous progressions péniblement, mon guide et moi, sous les hautes frondaisons d'une forêt dense, inconmode, mais qu'il se refusait à quitter. Lassé d'enjamber des troncs, de me retenir à des rameaux bas dans les déclivités, de me tordre les chevilles au moindre accident de terrain (j'étais pourtant chaussé de leurs confortables souliers de peau plissés à l'indienne) et de franchir des rivières sur des gués improbables, je pestai cent fois par jour contre l'itinéraire choisi par mon guide et contre l'idée stupide que m'avait soufflée Heselmann, à savoir de traverser le nord des colonies anglaises pour parvenir en Nouvelle-France.

Moi, mon opinion était que nous aurions dû longer la côte en terrain plat, pour avancer plus vite et, surtout, vérifier *de visu* la position des vaisseaux anglais. Leroux (mon guide) avait balayé cette suggestion. Il serait beaucoup plus rapide, et moins risqué, de couper à travers les forêts. « Par contre, avait-il ajouté, je vois mal comment arrivés là-bas nous franchirons le Saint-Laurent pour gagner Québec. Les Anglais (*il disait* : « *les habits rouges* ») sont là en pagaille, leurs batteries fixées droit sur la ville. Il faudra sans doute marcher assez loin en amont pour pouvoir traverser. »

Je n'étais pas rassuré à l'idée de passer par la forêt ; non que je craignisse trappeurs ou soldats anglais, ours noirs ou Indiens Mohawks - Leroux m'ayant rassuré par avance à ce sujet :

- Pour les ours, j'ai mon fusil. Pour les bipèdes, avec moi vous ne risquez rien. Nous autres coureurs des bois nous ne nous sommes pas tous déclaré la guerre, tant s'en faut. Nous avons nos propres règles, valables pour les Anglais comme pour les Français. Tant qu'on ne braconne pas chez le voisin, on peut circuler librement, laisser-faire, laisser-passer, c'est la sacro-sainte loi du commerce. Notre Bible, ici !

Ce que je craignais surtout, c'étaient mes souvenirs de jeunesse.

Leroux était un grand gaillard vigoureux d'une cinquantaine d'années, dont le front dégarni s'ornait, hiver comme été, d'une imposante toque de castor. Depuis notre départ, il n'avait cessé de siffloter ou de chanter le même air - une très vieille chanson qui, selon lui, remontait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle - et que je finissais par connaître par cœur.

*Je vais, je vais  
En terre d'espérance,  
Je pars, je pars  
En Nouvelle-France.*

*Amarres larguées,  
Grand'voile à tout vent,  
M'en vais trouver  
Là-bas des diamants.*

Il n'y a rien de plus terrible ni de plus contraignant que les souvenirs. Je haïssais la vie sauvage que ce voyage m'obligeait à mener, à la fois parce que je manquais d'entraînement physique (je regrettais de n'avoir pas, en France, chassé plus souvent à courre) et parce que chaque pas fait sous ces ombrages majestueux me rappelait cruellement les deux ou trois années que j'avais passées ainsi en forêt, du temps où je vivais avec Amy. Le seul avantage de cet inconfortable périple c'était qu'il m'empêchait de penser à la France, à l'homme trop chéri et à la maîtresse délicieuse que j'y avais laissés. Jacob lui-même m'aurait manqué, je crois bien, sans cette fatigue écrasante qui me jetait chaque soir, fourbu, dans le sommeil.

*Loin des corvées,  
Gabelles et souffrances,  
M'en vais tracer  
Sillon d'abondance !*

Je n'avais pas vraiment d'éléments précis sur les combats en cours. On parlait d'une flotte ennemie gigantesque, porteuse de vingt mille hommes. Le chiffre me paraissait incroyable, eu égard au nombre de bateaux que cela supposait ! Leroux, lui, refusait de dissenter là-dessus : la guerre ne l'intéressait pas. Il espérait juste qu'on allait bientôt y mettre un terme, parce que toute cette haine, sinon, finirait par gagner même sa farouche corporation, et là ce serait la fin de tout.

Je passais donc mes journées (de rudes journées) à ruminer mes incertitudes, poigné aux reins autant par la fatigue que par un étrange sentiment d'urgence. Atteindre Québec était devenu la seule ambition de ma vie, au point que je m'étonnai de l'avoir pu quitter un jour. Et pourtant, qu'est-ce qui m'attendait là-bas ? J'ignorais même si Tacite, Amy ou mes enfants étaient encore vivants !

*Même la mer  
Qui va me secouer,  
Même l'hiver  
Qu'on dit sans pitié,*

*Ne vont pas tuer  
Ma fière espérance :  
Je pars, je pars  
En Nouvelle-France !*

Lorsque le jour finissant assombrissait la forêt, Leroux s'arrêtait de chanter (enfin) et préparait notre campement pour la nuit. Un faisceau de branches liées à leur sommet, des peaux jetés par là-dessus et au sol... Il ne faisait cela que pour moi, d'ailleurs. Lui, qui en hiver était capable de parcourir des dizaines de lieues sur ses raquettes en se couchant la nuit venue dans un trou creusé dans la neige, se serait de toute évidence contenté de bien moins.

Ensuite, tandis que je me reposais, il préparait le souper, jetant dans une marmite d'eau bouillante tout ce qui lui était tombé sous la main au cours de la journée, poisson ou gibier, plantes ou racines comestibles. C'était un ragoût qu'il appelait « sagamité » et que je trouvais immanquablement d'une grande fadeur, mais il me fallait bien l'avaler pour reprendre des forces. Parfois, il me semblait entendre dans ma tête la voix railleuse de Tacite Laframboise, qui s'était bien souvent, par le passé, moqué de mon

inaptitude totale à l'inconfort et à la frugalité. Il me traitait de « poulain de Versailles » !

Enfin, Leroux sortait son sac à tabac, son tondre et son briquet pour allumer sa pipe ; avec un soupir satisfait, il en tirait une première bouffée puis, presque aussitôt, il se remettait à fredonner.

*La liberté  
Vaut tous les trésors ;  
Bois et forêts,  
Que novembre dore,*

*Sont à jamais  
Or et foi pour moi.  
Je pars, je pars  
En beau Canada !*

Nous nous serrions autour du feu qui éloignait (ou était censé éloigner) les maringouins, ces maudits insectes qui étaient à peu près à nos moustiques de France ce que William Pitt était à feu mon parrain, le Cardinal de Fleury. Je ne tardais pas à m'endormir, bienheureusement libéré de mes souvenirs, de mes regrets ou de mes secrètes *espérances*, comme chantait mon guide.

## Chapitre 53

Nous rencontrâmes surtout des Indiens, plusieurs fois. Les uns passèrent à côté de nous exactement comme s'ils ne nous voyaient pas ; les autres nous arrêtaient des heures pour d'interminables palabres. Quand nous reprenions la route, je m'étonnais naïvement : « Ils n'ont vraiment pas l'air hostiles ! »

Un soir, comme je répétais ces mots, Leroux, tirant sur sa pipe, me répondit, goguenard :

- Pourquoi le seraient-ils ? Nous sommes leurs frères.

- En théorie, peut-être, fis-je, sceptique.

- Je ne veux pas dire frères au sens *chrétien*, déclara mon guide, toujours moqueur. Encore que j'aie eu l'occasion de rencontrer des Iroquois convertis au catholicisme, et d'ailleurs alliés des Français pour cette raison, dans des villages du côté de Montréal. Je peux vous dire que ce n'est pas triste ! Celui qui ne les a pas vus faire leur Chemin de Croix au moment de la Semaine Sainte n'a rien vu, je vous assure ! Ils chantent à tue-tête : Yo-hen ! Yo-hen ! et n'omettent aucune des saintes stations de la Passion du Christ. Savez-vous qu'ils ont même essayé, dit-on, et avec un certain succès, de convertir des Blancs protestants qu'ils avaient faits prisonniers dans une escarmouche avec les Anglais ? Voilà qu'ils sont nos missionnaires, à présent ! Et puis il faut voir, hein ! Dur comme fer, la foi catholique et l'alliance française ! Ils ont répondu à d'autres Iroquois qui voulaient les enrôler de l'autre côté que du moment qu'ils avaient reçu le baptême comme les Français ils étaient leurs frères, et comme eux des sujets du Grand Onontio - c'est le nom qu'ils donnent à Louis XV. Là où les Français verseraient leur sang, eh bien eux, les Iroquois catholiques, ils en feraient autant ! Je trouve cela assez touchant.

Il exhala avec volupté une longue volute de fumée odorante, puis reprit :

- Bien sûr qu'ils ne nous sont pas hostiles ! Du moins ceux qui ne sont pas alliés aux Anglais. Hurons, Algonquins, Abénakis... Nos frères ! Les farouches Abénakis, qui terrorisent la Nouvelle-Angleterre depuis deux siècles, nous ont appris gentiment à nous, Français, les secrets du sirop d'érable. Et combien d'entre nous, affamés, perdus ou malades au milieu des bois, ont été sauvés par les Anishnabés ! Toutefois, quand je dis qu'ils sont de vrais frères pour nous, je ne parle pas seulement d'un sens symbolique. Je veux dire tout bonnement qu'ils nous ressemblent, ou que nous leur ressemblons, comme vous voulez.

- Quoi ? Ces sauvages ? Mais nous n'avons rien en commun !

- Au contraire. Pourquoi croyez-vous que nous soyons en aussi bonne entente avec eux depuis deux cents ans ? Parce que nous sommes pareils, voilà tout ! C'est pour cela que nous haïssons tout comme eux les Anglais. Les Anglais sont tout à l'opposé des Indiens.

- Je ne vois pas en quoi le Français et l'Indien se ressemblent, insistai-je.

- Pas les Français de Cour, comme vous, bien sûr, ricana-t-il, qui sont aux vrais Français ce que le serin en cage est à l'alouette. Nous parlons ici du petit peuple. Des Français comme moi ! De ceux qui descendent des solides paysans, émigrés volontaires, qui ont peuplé la Nouvelle-France.

Français de Cour ! Je manquai lui dire que sur ce sujet Monsieur de La Bruyère, qui situait ironiquement le « pays » de la Cour de France « à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons » n'aurait point manqué de lui donner raison. Mais je m'abstins et remarquai simplement, en haussant les épaules :

- Quelle différence ? Un Français est un Français !

- Vous n'avez jamais eu faim ! s'exclama-t-il, s'échauffant peu à peu. Et vous n'avez aucune endurance. L'hiver d'ici aurait bien vite raison de vous !

- Revenons aux Indiens et aux Canadiens Français, dis-je sèchement.

- Nous descendons de gens qui ont quitté la France parce qu'ils n'avaient rien, poursuivit fièrement Leroux, à présent penché en avant et les yeux brillants. Des gens courageux et endurants qui, lassés de subir les impôts, la famine, les corvées, le morcellement des champs ou la conscription obligatoire, le tout sans le moindre espoir d'un avenir décent, ont décidé un beau jour de franchir l'océan et de tout recommencer au début. Ils avaient le choix entre s'enrôler dans l'armée, en France, ou s'exiler à l'aventure, à la grâce de Dieu. Ils ont choisi la grâce de Dieu. Elle le leur a bien rendu... Du moins jusqu'à maintenant.

- Quel rapport avec vos Indiens ? questionnai-je.

- Le peuple français a exactement la même mentalité que les Indiens d'ici, répondit-il. Il est par nature à moitié maraudeur, à moitié pirate, toujours prêt au trait d'esprit, plein de panache et de mépris pour sa vie. Connaissez-vous l'histoire de ce soldat français qui, mortellement blessé au combat, tombe en criant à son capitaine qui se

penche sur lui avec inquiétude : « Allez donc ! Ne vous occupez pas de moi ! Vous avez une bataille à gagner ! »

- Belle réplique, en effet, approuvai-je. Très française !

- Je ne vous le fais pas dire. Et les Indiens sont exactement pareils. Pour eux, l'argent est peu de chose et l'honneur n'est jamais un vain mot. Ils n'aiment rien tant que palabrer ou en mettre plein la vue. Si ce n'est pas français, tout cela ! Ajoutez un petit côté frondeur, saupoudrez d'un soupçon de légèreté et d'inconstance, car ces Indiens changent souvent d'avis, et le tableau sera complet. La preuve que nous sommes tout comme eux, ajouta-t-il non sans malice, c'est que les Indiens disent facilement : « Tu mens comme un Français, mon frère ! » tandis que les Français, eux, ont une expression qui dit « mentir comme un Indien ». Au fond, la seule chose que les sauvages ne comprennent pas chez nous, c'est notre faiblesse devant les femmes...

- Sur laquelle nous ne rabattons rien ! m'écriai-je.

- Les Anglais méprisent les Indiens pour les mêmes raisons qu'ils nous méprisent nous. C'est que nous leur sommes tous une bien épaisse énigme !

- Pour nous-mêmes aussi, hélas ! soupirai-je.

Il ne releva pas, se contentant d'un sourire en coin.

Lorsque nous nous rapprochâmes enfin du Saint-Laurent, Leroux n'avança plus qu'avec une extrême circonspection. Nous n'étions plus constamment à couvert : ici et là, des champs, des bocages annonçaient les premières vraies bourgades.

- Je suis toujours ému quand je me rapproche du Saint-Laurent, avoua Leroux. C'est seulement sur ses bords que je me sens chez moi, que j'ai l'impression vraiment de prendre le pouls du Canada sur la grande artère palpitante qu'il est à mes yeux.

- Bah ! fis-je en haussant les épaules. Ce n'est jamais qu'un fleuve !

- Ce n'est pas juste un fleuve, rectifia Leroux offusqué. C'est tout un monde. Et notre Maître à tous. Le seul Roi, ici, au Canada, c'est lui. Depuis l'hiver, où il tire sur lui son manteau de gel pour qu'hommes et bêtes le laissent enfin en repos, jusqu'à l'été, où il irradie comme une coulée d'azur inversé, en passant par l'avril, où on le voit ruer des quatre fers entre ses rives comme un cheval sauvage harnaché de glaçons, il nous dicte toujours sa loi. Les guerres et le commerce ajustent leurs trêves à ses hibernations. Les hommes pêchent en ses eaux quand la terre se refuse. Et les enfants d'ici n'ont la révélation de la vraie vie que le jour où ils se jettent sans peur à l'assaut de ses courants, lesquels se trouvent être aussi fiers et versatiles que les Sauvages que Cartier découvrit sur ses bords.

- Quelle éloquence ! approuvai-je, un brin ironique.

Mais au fond de mon cœur, j'aimais qu'un homme d'ici sût exprimer aussi fougueusement son amour pour sa terre. Car moi, bien que je n'aie jamais compris pourquoi, les mots poétiques ne me montaient jamais aux lèvres.

Il allait me répondre lorsque quelque chose l’alerta. Il s’arrêta net, tendant en arrière vers moi un bras impérieux pour que j’en fisse autant. Je tendis l’oreille, mais ne perçus qu’un sépulcral silence.

- La guerre, chuchota-t-il. Elle est passée par là. Ce silence n’est pas naturel... Nous avons marché plus vite que ce que j’imaginai.

Et en effet, nous ne tardâmes pas à rencontrer la guerre.

Furieux de ne pouvoir atteindre Québec et, il faut bien le dire, accueillis par les paysans à coups de fusil lorsqu’ils tentèrent de débarquer des troupes sur la rive sud pour y prendre position, les Anglais, dans le courant de l’été, avaient remonté la côte en brûlant tout sur leur passage : fermes, granges, moulins, manoirs, et même les récoltes sur pied. Ce faisant, ils ne rencontrèrent point grand monde, sinon des vieillards, des femmes et des enfants ; en effet, la campagne avait déjà été bien désertée par l’appel désespéré sous les drapeaux qu’avait lancé le gouverneur de Québec, au vu de l’absence de renforts venus de France. Tous les hommes en âge de combattre avaient déjà gagné la ville.

Tout n’était donc, sur notre passage, que ruines et désolation. Leroux serra les poings : il n’avait plus envie de chanter. C’était le résultat de deux siècles d’efforts patients et courageux que l’on venait de passer par le feu ! Quelle inconscience, quelle cruelle barbarie !

La crainte de tomber sur des habits rouges m’épargna désormais jusqu’à la fin de notre voyage et ses fredons, et sa pipe. Le tabac, disait-il, se sentait de très loin. Nous n’échangeâmes plus que quelques paroles brèves ; chacun de nous avait l’angoisse au cœur devant ce beau pays dévasté ; et qu’est-ce qui nous attendait sur les rives du Saint-Laurent ? Je préférais n’y point songer. A la seule pensée de voir l’ombre d’un seul vaisseau anglais sur les eaux de notre beau fleuve, il me prenait l’envie de vomir.

Pour nous nourrir, Leroux abandonna son fusil au profit d’un arc, bien plus silencieux et, le soir venu, nous choisîmes avec grand soin le lieu de notre campement avant de nous risquer à faire du feu.

La dernière nuit, comme nous déchiquetions à belles dents trois sarcelles et une bécasse fraîchement tuées et rôties, deux ombres menues s’approchèrent timidement de nous, hésitantes. C’était un garçon de douze ans et sa sœur de six. Sales, affamés, ils se jetèrent sur la nourriture que nous leur offrîmes, nous privant de grand cœur pour ces deux malheureux. Le petit déclara que les Anglais avaient dix-neuf vaisseaux de ligne, dix frégates, et près de vingt autres navires pour le transport des troupes. Sans compter, ajouta-t-il d’une voix tremblante, les troupes terrestres qui détruisaient tout sur leur passage. Près de cinquante mille hommes en tout, disait-on ! Leroux et moi nous nous regardâmes, navrés, sans rien dire.

Nous voulûmes installer confortablement les deux enfants près de nous pour la nuit, mais ils refusèrent et nous quittèrent peu après, se fondant dans l’obscurité.

Le lendemain, juste avant l’aube, Leroux me réveilla, haletant, et m’entraîna jusqu’aux rives du Saint-Laurent, à une heure de marche de notre campement. On était au matin du 13 septembre 1759.

- Ils sont passés ! s'écria-t-il, violemment ému, en tendant l'index en direction de la falaise. On nous a trahis !

Là-bas, dans le petit jour encore gris, un fin serpent rouge achevait d'escalader l'escarpement au sommet duquel se dressait Québec. Il me sembla que mon ventre se tordait de douleur.

Vaincu, je me jetai au sol et me mis à pleurer. C'était fini. J'étais arrivé trop tard.

## Chapitre 54

Quelques heures auparavant, voici ce qui s'était passé chez les Faguerolles.

- Monsieur Philippe, puis-je vous parler ? demanda calmement Marion.

Elle aurait pu se contenter de dire « Monsieur », mais elle aimait à prononcer son prénom sitôt qu'elle en avait l'occasion.

Lui, ensommeillé, en chemise, plissait les yeux devant l'éclat de la bougie qu'elle tenait. Il avait à peine entrebâillé la porte de sa chambre et la contemplait avec étonnement.

- Marion ? Mais que veux-tu donc ? J'étais déjà au lit... Quelle heure est-il donc ?

- Deux heures et demie, Monsieur. J'ai veillé jusqu'à maintenant, parce que je savais qu'il devait sortir au milieu de la nuit. C'est fait. J'ai peur, Monsieur... Au départ, je voulais y aller seule, sans déranger qui que ce soit, mais je pense à présent qu'il n'y a que vous qui pourrez le raisonner, comme vous avez fait l'autre fois... Dans la buanderie.

- Mais de quoi parles-tu ? Qu'y a-t-il donc ? bégaya le jeune homme dont les yeux tombaient.

- Ce qu'il y a, Monsieur, c'est que Monsieur Joël a rendez-vous avec les Anglais. Il veut nous vendre à leur général.

- Qu'est-ce que tu racontes ? balbutia-t-il effaré. Comment cela serait-il possible ? Tu perds la tête !

- Je sais l'anglais, Monsieur. J'ai entendu des conversations. C'est pour cette nuit. Il a rendez-vous hors de la ville, après les champs de Monsieur Abraham.

- Je ne saurais te croire ! protesta Philippe - mais déjà le doute s'insinuait dans son esprit.

- Monsieur, je vous en prie, venez avec moi ! Il vient de partir. Il faut l'empêcher de faire cela ! Nous avons tout juste le temps d'y arriver.

- Par ma foi, quelle petite entêtée ! grommela le jeune homme. Je vois qu'il faut en passer par ce que tu désires... Tourne-toi, que je m'habille.

- Monsieur oublie que je sais déjà parfaitement comme il est fait, riposta Marion, qui

n'avait pas la moindre envie de se priver du spectacle.

Attrapant ses vêtements, Philippe les enfila, profondément troublé. L'heure avancée, l'incroyable nouvelle apportée par Marion, le regard de celle-ci fermement posé sur lui tandis qu'il s'habillait, tout contribuait à lui faire perdre la tête. Bien sûr que Joël ne voulait vendre personne aux Anglais ! Cette seule éventualité était ridicule. Mais il y avait dans tout ceci, et surtout dans l'attitude résolue de Marion, quelque chose qui emportait sa conviction malgré lui. Au demeurant, une promenade nocturne impromptue avec la jeune fille n'était pas pour lui déplaire...

- Venez, vite !

Elle descendait déjà l'escalier, sans un bruit. Il la suivit.

Dehors, la nuit était belle, quoique un peu voilée. Marion, qui venait d'allumer son falot, s'empara vivement de la main de Philippe et l'entraîna vers l'ouest de Québec. A part quelques matous attardés, la ville était curieusement déserte. Une sorte d'angoisse vague prenait déjà le jeune homme à la gorge. Vers quoi l'emmenait donc cette jeune fille si pressée ? Vers quelle horreur, qu'il aurait préféré ignorer ?

La lune se montra un peu comme ils sortaient de la ville. Prudemment, Marion éteignit son falot. Ce fut dans une douce pénombre bleu nuit qu'ils continuèrent à marcher.

- Que va-t-il donc leur dire ? murmura Philippe, le souffle court. Comment peux-tu être sûre de ce que tu avances ? Mon frère n'est pas un traître !

- Il a dit à cet homme, le gros Anglais qui est encore venu le voir aujourd'hui : « Bientôt, la Nouvelle-Angleterre s'étendra jusqu'à la baie d'Hudson. » Est-ce assez clair pour vous ? s'emporta-t-elle.

- Mais pourquoi, pourquoi ?

- Je ne sais pas, Monsieur... Mais... Comment cela se fait-il que nous ne l'ayons pas encore rattrapé ? Nous avons presque couru ! Par où est-il passé ?

- Ton fiancé est-il encore à Québec ? demanda Philippe malgré lui.

- Quel fiancé ? s'étonna Marion. Je ne suis pas fiancée !

- Un jeune homme est venu l'autre jour pour toi, dit-il d'une voix sourde. Il était brun, pas très grand, avec des yeux noirs comme les tiens.

- Personne ne me l'a fait savoir, dit la jeune fille. Qui a ouvert ?

- C'est Balbine.

- Je ne suis pas fiancée, répéta Marion en s'arrêtant pour regarder son compagnon droit dans les yeux. Et je n'ai jamais adressé la parole à un jeune homme brun aux yeux noirs.

Le visage de Philippe se détendit d'un seul coup.

- Je te crois, dit-il avec satisfaction. Il a dû se tromper de porte.

- Marchons.

De nouveau, au bout de quelques minutes, elle s'étonna tout haut.

- Où a-t-il bien pu passer ? Nous voilà au bout des champs de Monsieur Abraham. Quel drôle d'endroit pour un rendez-vous !

- Oh ! Sainte-Vierge ! gémit soudain Philippe. Je sais ! J'ai compris ! Vite, Marion ! Traversons en direction du bord de la falaise !

- Le bord de... mais pourquoi ?

- Le sentier ! Il va leur indiquer l'endroit où prend le sentier du Foulon !

- L'ancien lit du ruisseau ? demanda la jeune fille.

- Mais oui ! Par là, Wolfe et ses hommes peuvent escalader la falaise ! Et il n'y a là-bas en tout et pour tout qu'une seule sentinelle !

- Mon Dieu ! Courons, courons vite !

Passant par-dessus la barrière de bois qui délimitait le champ, ils s'élançèrent en direction de l'horizon bleuté. Après une course échevelée où Marion faillit dix fois se tordre la cheville, ils arrivèrent à quelques mètres du bord. « Ne t'approche surtout pas ! » lui enjoignit Philippe.

Serrés l'un contre l'autre, ils tentaient d'apercevoir le fleuve en contrebas. Comme pour les y aider, la lune fit une brève apparition de coquette... Le jeune homme serra convulsivement le bras de sa compagne.

- Trop tard ! souffla-t-il, navré.

Ils venaient de distinguer dans l'ombre, sur les eaux moirées du fleuve, la masse inquiétante de plusieurs barges qui, sous le couvert de la nuit, amenaient sans bruit à terre des milliers de soldats anglais.

Un bruit léger de cailloux roulant sous des pas feutrés les fit tressaillir. « Les voilà ! gémit Marion. Ils ont trouvé le sentier ! Qu'allons-nous devenir ? Nous sommes perdus ! Et où est Monsieur Joël, donc ? »

Ils restèrent là un bon quart d'heure, angoissés, haletants. Soudain, croyant discerner un mouvement suspect, Philippe, entraînant prestement sa compagne, recula de dix pas pour disparaître avec elle sous les branches basses d'un vieux pommier.

Une colonne d'hommes armés débouchait du sentier, semblant jaillir directement des nuées gris fer du ciel nocturne. En tête des soldats, dont la pénombre assombrissait l'uniforme rouge jusqu'à lui donner un ton ponceau, marchait un jeune homme trapu en habit de ville.

Tandis que le flot continuait d'inonder la plaine, le civil se mit à l'écart, conversant tranquillement avec un officier chamarré. Figés sur place, impuissants, Philippe et Marion se demandaient encore quoi faire lorsque l'officier, tirant rapidement son épée, embrocha sans vergogne son interlocuteur en prononçant assez fort quelques mots anglais.

- Qu'a-t-il dit ? râla Philippe.

- Chien de Français, répondit Marion.

- Chien de Français, reprit-il en écho, hagard. Marion, il l'a vraiment tué, tu crois ? Dis-moi que je rêve...

- Ce n'était peut-être pas Monsieur Joël, remarqua-t-elle charitablement. Venez, il faut partir. Ils se répandent dans la plaine... Reculons encore, parce qu'ils nous coupent la route. Nous allons devoir faire un grand détour pour rentrer.

- Il faut que j'aie vu si c'est lui ! protesta Philippe, égaré.

- Vous le saurez assez tôt, gronda à mi-voix la jeune fille. Venez ! Ils arrivent !

Il se laissa faire docilement et, sans bruit, ils gagnèrent l'autre extrémité du champ, à l'opposé de Québec.

- Par où allons-nous passer ? se plaignit Marion. Nous n'allons jamais pouvoir arriver à temps pour les prévenir !

- A quoi bon les prévenir ? fit son compagnon, fataliste. Le mal est fait. Et il n'est pas si grand que le croit ce chien de général anglais. Tant que Monsieur de Montcalm restera derrière ses murs, l'Anglais est impuissant.

- A moins qu'il ne réussisse à faire grimper aussi ses canons, observa-t-elle. Les murs ne résisteront pas longtemps.

- Marion, arrêtons-nous, je t'en supplie. Mes jambes ne me portent plus... Je ne me sens pas bien.

- Encore vingt mètres, Monsieur Philippe, et nous serons à l'abri. Courage !

- Courage, courage... Comme c'est simple à dire ! Je me demande bien où tu prends le tien. Es-tu sûre qu'il s'agissait de Joël ?

Elle ne répondit pas.

Lâchant sa compagne, il se laissa rudement tomber à terre et prit sa tête dans ses mains.

- Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? gémit-il. Cela va tuer mon père, s'il l'apprend ! Quel déshonneur pour notre famille !

- Qui le saura ? répliqua-t-elle, apaisante, en s'asseyant près de lui sur l'herbe rêche. Même si on trouve son corps là-bas, il peut être mort en tentant d'arrêter les

Anglais.

- Tout le monde sait qu'il était de leur côté, à cause du commerce, fit amèrement le jeune homme. Il ne s'en cachait pas beaucoup.

- Voyons d'abord comment les choses tourneront militairement parlant, et nous aviserons ensuite. Quitte à déplacer le corps...

- Je voudrais n'être jamais venu ici, dit sombrement Philippe.

- Je vous demande pardon, Monsieur, dit-elle humblement. Je pensais que vous arriveriez à le raisonner avant que...

- Laisse, laisse donc. Je ne suis plus un enfant. Il me faut voir la vérité en face, même si... Oh ! Marion ! Est-ce que tu ne voudrais pas me serrer dans tes bras, me serrer fort ?

Elle lui obéit aussitôt et ne fut pas surprise quand, peu après, à tâtons, avec désespoir, il chercha sa bouche pour l'embrasser.

## Chapitre 55

Québec - 14 septembre 1759

La stupeur et la consternation s'étaient abattues sur l'ensemble de la Nouvelle-France. Quoi ! En une seule journée l'on était passé d'une position imprenable à une défaite complète ? Et encore les combats réels n'avaient-ils occupé la veille que la moitié d'une heure ! Il avait suffi d'un laps de temps aussi dérisoire pour anéantir l'armée française, son général, la puissance de Québec et peut-être aussi celle de toute la colonie ! D'accord, le jeune chef des Anglais avait péri aussi. Mais lui, au moins, était mort victorieux ! Pas comme le marquis de Montcalm, qui avait souffert cette nuit même la pire des agonies, physique et morale !

Mais aussi, quelle idée, disait Dubluet, de s'en aller au-devant de l'ennemi, quand on pouvait rester derrière de solides remparts ! Boislambert, l'ordonnance d'un des officiers de Bougainville, protesta aussitôt que si Monsieur de Montcalm avait de suite donné l'ordre d'attaquer hors les murs, sans attendre les renforts, c'était pour ne point laisser aux Anglais le temps de trop bien se retrancher en alignant leurs batteries.

- En ce cas, gronda Dubluet, on se déploie tout de suite en ligne ! On ne fait pas avancer sa troupe en colonne ! Les Anglais nous ont fait tomber comme des quilles !

- Je voudrais t'y voir, toi, riposta Boislambert, à découvrir au petit matin l'armée ennemie répandue en entier et par miracle sous tes murs, alors que tu la croyais encore en bas sur le fleuve à jouer aux cartes pour tromper son ennui !

- Nous avons été trahis, dit sombrement Dubluet. Il est impossible que les habits rouges aient trouvé seuls l'entrée du chemin.

- Ils passent leur temps à glisser des espions partout, opina Boislambert. Ce que tu dis ne me surprendrait pas.

- Nous n'avons pas été assez vigilants, voilà tout ! C'est toujours quand on se croit

bien malin et bien à l'abri que les ennuis surviennent. Qu'en penses-tu, toi, Monclair ?

Assis par terre à côté de ses camarades, Aurélien ne pouvait pas détacher ses yeux du miroir que Boislambert venait de lui apporter. D'une main un peu tremblante, il caressait doucement, en allers et retours obstinément répétés, ce visage où il retrouvait sans conteste les traits de la jeune fille brune - Marion - *Marian*. Elle était donc sa sœur ? Elle était donc cette fée dans les bras de laquelle il gémissait nuit après nuit depuis quinze ans comme un enfant ?

Comme Monclair ne leur répondait pas, Boislambert enchaîna :

- C'est aux décisions qu'il prend dans l'urgence qu'on reconnaît un grand stratège, dit-il d'un ton docte. Ainsi Frédéric II, quand il a feint de partir à je ne sais plus quelle bataille pour d'un seul coup retourner son armée contre ses poursuivants.

- Laisse le Prussique où il est, grommela Dubluet. Je ne veux même pas entendre prononcer son nom. C'est à cause de lui que le Roi de France a dépensé tous ses écus à faire la guerre là-bas, au point qu'il n'en avait plus ensuite pour venir la faire chez nous. Quant à Monsieur de Montcalm, ce n'était pas un débutant, hein ?

- Non, certes ; mais dans l'urgence il a pris la mauvaise décision. Il n'avait qu'à attendre que Monsieur de Bougainville nous fasse tous venir à son secours ! Nous n'attendions que cela, nous autres, pas vrai ? En découdre enfin avec ces maudits Anglais qui empêchent depuis des mois que la France nous vienne en aide.

Elle avait exactement ces yeux-là, très noirs ; cette même ligne de sourcils aérienne ; cette bouche bien dessinée, ce visage presque en forme de cœur... Et les cheveux, donc ! *Marian, Marian*... Où était-elle, en ce moment ? Enfermée dans la grande maison de pierre ? Accourue à l'endroit où l'on soignait les blessés, et le cherchant lui parmi les corps sanglants ? Les Anglais avaient-ils pu la faire prisonnière ?

- Irons-nous bientôt à Québec ? demanda-t-il.

- Monsieur le Colonel de Bougainville et ses officiers y sont déjà partis, dit Boislambert. C'est que maintenant il s'agit de savoir si l'on fera reddition ou non.

- Nous rendre ? (Dubluet avait tressailli comme sous un coup de fouet.) J'espère qu'ils n'y songent point !

- La mort de Monsieur de Montcalm et la terrible défaite qu'il a subie font envisager les choses bien autrement qu'au début de l'été, remarqua l'ordonnance. Surtout que le problème reste le même : nous n'obtiendrons pas de renforts avant l'hiver, et même au printemps prochain il n'est pas sûr que...

- Oiseau de malheur, veux-tu te taire ! s'emporta Dubluet. Tu me fais penser à ces tristes hiboux qui, en forêt, viennent pleurer en passant au-dessus des feux qu'on allume pour le soir. *Nous sommes perdus, ou-ou-ou ! Nous sommes perdus, ou-ou-ou !* Chante un autre air, tu me feras plaisir !

- Cela ne sert à rien de se voiler la face, mon garçon, fit Boislambert, condescendant. Et puis de toute façon qui nous demandera notre avis ?

- Qu'en penses-tu, Monclair ?

- Je pense qu'il serait plus sage de nous rendre, dit tranquillement Aurélien. Nous n'avons plus guère de vivres ni de munitions, or qui nous ravitaillera ? Le canon ennemi a dû mettre à mal nos remparts... Et surtout, si nous avons la mauvaise grâce de leur résister plus longtemps, les Anglais, une fois entrés dans Québec, risquent de violer nos sœurs pour se venger de notre obstination.

- Eh ben voilà ! approuva triomphalement Boislambert.

- Je ne pense pas comme toi, lança Dubluet furieux. Je veux que la ville et la colonie restent françaises. Je n'ai pas d'autre endroit où aller vivre et je ne veux pas des Anglais chez moi. Câllice ! Elle nous appartient de plein droit, cette terre ! Nous l'avons assez durement travaillée !

- Bon, tu en as fini avec ce miroir, Monclair ? s'impacienta l'ordonnance. Il faut que j'aille le remettre à sa place, moi !

Aurélien le lui tendit à regret.

*(à suivre)*